

## EXTRAITS DE PRESSE

« Même bonheur que d’entendre le texte révélateur de Simon Johannin, *L’été des charognes*, qui avait fait sensation lors de sa publication. Du haut de ses 23 ans, l’auteur affirme un univers, mais surtout un phrasé et on avait hâte de voir – et d’entendre – comment Hubert Colas (qui s’y colle pour cette lecture) allait faire avec le comédien Thierry Raynaud pour nous reconstituer l’ensemble... »

Et le résultat est formidable. Non seulement on entend parfaitement le texte, sa cruauté, sa violence, mais en plus, plus jamais on ne pourra se défaire de la diction de Thierry Raynaud qui laissait échapper des accents d’un Jean-Quentin Chatelain dans la restitution de ce délire puissant, sorte de *Vernon Subutex* masculin et donc, à tout jamais les mots de cet *Été des charognes* trotteront dans notre tête, nous laissant déglutir les médocs comme des limaces et les poudres coloreront nos excréments nasaux... »

Emmanuel Serafini, *Inferno*, 12 octobre 2020

« Si l’oisiveté est la mère de tous les vices, il est logique que l’été, pour la jeunesse, soit le père de toutes les tentations. *L’Été des charognes*, premier roman de Simon Johannin, au titre magnifique, est un des textes les plus sauvages qu’il m’ait été donné de lire récemment – sauvage, c’est-à-dire indomptable, violent et inattendu comme la nature elle-même. On atterrit quelque part dans une campagne aveuglée par la misère et l’été, dans un pays pentu où poussent les charognes, où paraissent déferler la mort et sa pourriture comme un torrent : cet endroit s’appelle La Fourrière, et La Fourrière, « *c’est nulle part* ». Tout ce qui y bouge est destiné à crever sous les coups des adolescents oisifs qui s’y pressent, les chiens, les vers du fromage, les mouches, ou à être remué comme un tas de charognes. Cette pureté brute se moque de la civilisation, se moque comme d’une guigne du jeu dangereux de la violence aveugle, violence des parents comme des enfants. Les parents crèvent à coups de Ricard et de viande grillée, les jeunes s’amuse à faire exploser des aérosols vides en les balançant dans de l’essence enflammée. Tout finira, même l’enfance. Tout s’éteindra dans l’hiver. Un roman indomptable comme une braise sur laquelle on souffle ».

Mathias Enard, *Le Monde*, le 14 mars 2020